

Roman-reportage

Les Américains

débarquent

Le journalisme narratif arrive des Etats-Unis dans nos librairies et s'impose peu à peu comme un genre littéraire à part entière

✍ DAVID CAVIGLIOLI

Dans « *Adaptation* », film de Spike Jonze sorti en 2002, un scénariste (Nicolas Cage) doit adapter le livre d'une journaliste sur un voleur d'orchidées. Mais il n'arrive pas à le formater façon scénario. Il s'arrache les quelques cheveux qui lui restent en hurlant : « *Putain de prolifération à la "New Yorker"...* » Ce livre existe. Il s'appelle « *The Orchid Thief* ». Il a été publié en 1998 par Susan Orlean (Meryl Streep dans le film), qui avait raconté trois ans plus tôt l'histoire de ce voleur de fleurs dans le « *New Yorker* ».

« *Putain de prolifération* » : une bonne manière de définir ce journalisme littéraire américain issu des grands magazines de la côte Est. Les Américains appellent ça *narrative non-fiction*, *long form* ou

narrative journalism. Le genre a ses héros : Truman Capote, Tom Wolfe, Norman Mailer, Joan Didion, Hunter S. Thompson, Janet Malcolm, Gay Talese, David Foster Wallace. Il a son identité propre. Le sujet est souvent à mi-chemin entre l'ordinaire, apanage du roman, et le spectaculaire, domaine de la presse. La méthode d'investigation est rigoureusement journalistique, mais l'écriture convoque les techniques de la narration littéraire : mise en scène, caractérisation des personnages, subjectivité assumée du narrateur, souvent présent et actif. L'écriture est travaillée, mais s'impose de rester limpide. Et cette fameuse prolifération : toute pierre soulevée en révèle une autre, chaque personnage mène à un autre, auquel on rend visite, ce qui donne une autre scène, un autre éclairage. La complexité de l'histoire se bâtit peu à peu, par petits blocs simples, comme un édifice baroque

fait en Lego. Une forme de récit capillaire, débordant, unifié par la quête du narrateur-enquêteur. Une fouille méthodique du réel, ce fameux machin chaotique et indéfinissable.

Aux Etats-Unis, c'est une petite industrie. Quelques centaines de journalistes-écrivains occupent les pages de « *The Atlantic* », « *Harper's* », « *Vanity Fair* », « *Rolling Stone* ». Ils sont payés au mot, entre 1 et 3 dollars, pour des articles qui peuvent atteindre les 10 000 mots, la quinzaine de pages. Ils passent quelques mois sur leur sujet. Ils vivent de cinq ou six articles par an. Puis les maisons d'édition prennent le relais. Parfois Hollywood. Comme les feuilletons des quotidiens français avaient modelé la forme romanesque au XIX^e siècle, on a vu apparaître un genre littéraire façonné par les journaux. Et paradoxalement ce genre connaît un nouvel essor au moment où le modèle



économique des magazines américains part en quenouille, pour des raisons complexes qu'on laissera ici de côté.

En France, tandis que la clientèle des librairies se fatigue de la fiction, le *narrative journalism* fait son chemin. « Il y a une envie du public, qui commence à se faire remarquer », estime Adrien Bosc, fondateur de la revue « Feuilleton », qui traduit depuis 2011 ces grands récits américains. L'an dernier, Bosc a rencontré un succès considérable en tant qu'auteur avec « Constellation », mise en pratique des préceptes du genre, sur le crash du vol Paris-New York où a péri Marcel Cerdan. La maison qu'il a créée, les Editions du Sous-Sol, récemment rachetée par le Seuil, entend se spécialiser sur ce créneau. « Nous ne sommes pas les premiers. Tristram, Bourgois ou d'autres ont fait le travail avec Wolfe, Didion, toute cette génération du "nouveau journalisme". Même s'il y a eu des manqués, comme Gay Talese.

Mais nous, on ne va faire que ça. » Après la plongée dans la mafia new-yorkaise de Gay Talese (« Ton père tu honoreras »), il vient de publier « Mentir à perdre haleine », de David Samuels, salué outre-Atlantique comme un nouveau maître du genre. Pour le défendre, Bosc a fait la traditionnelle tournée des libraires. « Avant, beaucoup

ne savaient pas où mettre ces livres : en essai, en document, en littérature ? Certains commencent à comprendre qu'il faut les sortir des rayons, presque les installer sur une table à part. »

L'édition, surtout la petite, se prête au jeu. De grands textes sont dans les tuyaux, comme « Tokyo Vice » de Jake Adelstein, annoncé pour janvier chez Marchialy. Susan Orlean (la femme aux orchidées), Ted Conover, John Jeremiah Sullivan, Evan Osnos auront bientôt aussi une chance de sortir de l'anonymat. Les sorties se multiplient. « Le Journaliste et l'Assassin » de Janet Malcolm, monument du genre (*Le Livre de Poche*); « Dernier Jour sur terre » de David Vann, portrait labyrinthique d'un tueur de masse (*Gallmeister*); Allia publie les incroyables récits de David Grann (le dernier : « Chronique d'un meurtre annoncé »); Christian Bourgois a récemment traduit « Mauvais ➔



David Samuels a enquêté sur un escroc caméléon.

« sang ne saurait mentir » de Walter Kirn, sur un assassin qui se faisait passer pour un Rockefeller. Dans le très amusant « Boss Wang », de Jim Yardley (*Globe*), un milliardaire chinois rêve de créer, dans la région la plus pourrie de son pays, une équipe de basket digne de la NBA. George Packer, dans « l'Amérique défaite » (*Piranha*), livre des portraits remarquablement intelligents d'Américains en pleine noyade existentielle, du petit entrepreneur à la star du rap, et en tire un récit polyphonique et élégiaque d'une grande beauté. Dans tous ces textes, le mensonge, l'identité, la trahison et l'imposture sont des thèmes récurrents, comme si ce genre obsédé par la vérité était attiré par son antithèse.

« LA SEULE LITTÉRATURE INDIGÈNE AMÉRICAINE »

Dans « Mentir à perdre haleine », David Samuels poursuit à travers les Etats-Unis un certain James Hogue, qui s'est aussi fait appeler Jay Mitchell Huntsman, Jim MacAuthor ou Alexi Indris-Santana. Un escroc venu du Kansas qui a réussi à se faire admettre à Princeton, à s'infiltrer dans les communautés les plus friquées du pays et à les dépouiller en s'inventant des vies rocambolesques, en racontant aux gens ce qu'ils voulaient entendre, tandis qu'il était recherché partout par le FBI.

Samuels a passé deux ans à aller voir tous ceux qui ont croisé ce caméléon, et à lui rendre visite dans des parloirs de prison. « J'ai entendu parler de lui à Princeton, où j'étudiais, nous raconte-t-il. Puis j'ai suivi ses aventures dans la presse, qui se contentait de le décrire comme un monstre. Ça me laissait insatisfait. J'ai proposé son portrait au "New Yorker", et en travaillant, je me suis rendu compte qu'il n'avait fait de mal à personne. Il avait volé et menti, mais ne s'était pas vraiment enrichi. J'ai suivi ses traces jusqu'à ce que je comprenne quel sens cette histoire avait pour moi. Et j'ai compris : les vrais menteurs, ce sont ceux auxquels Hogue a menti. Le vrai mensonge, c'est celui de Princeton et de l'Ivy League, qui croit être le lieu de la méritocratie alors que tous ses étudiants viennent de la même classe sociale. » Son livre démarre comme un fait divers, mais devient vite un exercice d'introspection culturelle : sait-on jamais qui on est vraiment aux Etats-Unis, et peut-on ne pas y mentir ?

On boit une bière avec Samuels, un soir de mai, à Paris. « Le journalisme narratif

est la seule littérature indigène américaine. Supprimez tous nos romans, même "Moby Dick" : la littérature mondiale ne change pas d'un iota. Mais ce genre, on l'a créé. Entre Capote, Wolfe, Wallace, il a produit la meilleure littérature américaine de ces cinquante dernières années. » Il naît au milieu du XIX^e siècle, genèse de la culture américaine contemporaine, où « Harper's » et « The Atlantic » se créent. Melville, Hawthorne, Whitman, Poe, Emerson : les pères fondateurs sont aussi journalistes. « Ils publiaient des récits où ils répondaient aux questions que chaque génération d'Américains doit se poser : qui sommes-nous ? Que faisons-nous là ? Où

LES CINQ À LIRE

« Mentir à perdre haleine »,
par David Samuels

(trad. par Louis Armengaud Wurmser,
Editions du Sous-Sol, 19 euros).

« Boss Wang »,
par Jim Yardley

(trad. par Silke Zimmermann,
Globe, 24,50 euros).

« L'Amérique défaite »,
par George Packer

(trad. par Etienne Dobenesque,
Piranha, 23,90 euros).

« Le Journaliste et l'Assassin »,
par Janet Malcolm

(trad. par Lazare Bitoun,
Le Livre de poche, 6,70 euros).

« Dernier Jour sur terre »,
par David Vann

(trad. par Laura Derajinski,
Gallmeister, 10,50 euros).

est la Californie et à quoi ça ressemble ? Allons dans une ville de l'Oregon et renseignons-nous sur ce type qui s'est fait assassiner il y a un mois, comme moyen métaphorique de répondre à ces questions. »

Le genre a-t-il un avenir chez nous ? Emmanuel Carrère, Florence Aubenas ou Morgan Sportès sont-ils en train de l'importer ? « Nous, on se permet une mise en fiction des faits, moralement bizarre, que le puritanisme américain ne permet pas, juge Bosc. Même Carrère. Il prête des pensées à ses personnages. "Limonov", les Américains n'iraient pas le mettre en non-fiction. Nous avons trop conscience que les faits sont souvent mensongers, et qu'il n'y a jamais une seule vérité. Notre tradition est beaucoup plus éditoriale que



Walter Kirn, auteur de « Mauvais Sang ne saurait mentir ».

factuelle. On aime bien que nos faits-diversiers fassent du roman, à la "France-Soir". Si on imposait le "fact-checking" américain au "Monde", il y aurait des morts. Aux Etats-Unis, chaque personne mentionnée dans un article est rappelée avant publication. »

Samuels, qui a passé beaucoup de temps en France, voit ce genre comme notre planche de salut politique. « Vous aussi traversez une crise identitaire. La combinaison du changement culturel, de l'immigration, de l'intégration dans l'UE, a donné une urgence à ces questions que les Français ne se posaient pas : qu'est-ce que ça veut dire, être français ? Doit-on jeter la spécificité de la culture française à la poubelle ? Et si je ne veux pas, suis-je un raciste qui exclut une partie de la population ? A quoi ça ressemblerait d'inclure tous ces gens ? Et sur quelle base ? Les miennes ? Les leurs ? Et qui parle en leur nom ? Qui sont-ils ? Il y a des meurtres commis chez vous au nom de ces questions. Et regardez les migrants sur vos côtes, poursuivis, arrêtés, les cimetières improvisés où on jette leurs cadavres. On croit savoir ce qui leur arrive, mais on ne sait rien tant qu'on ne ressent pas ce qu'ils ressentent. Pour créer une narration collective, il faut aller voir, parler aux gens, à leurs frères et leurs voisins, dire comment on se sent en leur présence. Il faut sentir ce que c'est d'être dans la peau d'un Malien en Libye, de donner tout ton fric à un pirate qui te traite comme une marchandise, de risquer la mort en mer dans l'espoir de finir épuisé sur une côte européenne. Ce sont des problèmes littéraires, de position du narrateur et de caractérisation. Ça demande du travail, du temps, de l'argent, de l'empathie. Ça ne se fait pas en un reportage de dix jours. Et tant que la conversation ne s'adosse pas au texte de quelqu'un qui a fait cet effort physique, tu ne peux avoir que des opinions à la con. » □